

Quelle place pour la compétition en animation ?

PAR JACQUES TRÉMINTIN

Notre société se « shoote » à la compétition. On la retrouve partout. Dans les entreprises où s'affiche « l'employé du mois » qui s'est fait remarquer par ses performances, dans nos écoles où le meilleur élève verra s'ouvrir devant lui les portes des études les plus prestigieuses, dans nos championnats sportifs qui valorisent les équipes ayant le plus de résultats, dans la télé-réalité qui invite les téléspectateurs à éliminer les moins chanceux en votant pour les plus méritants des chanteurs, des danseurs, des cuistots ou des pâtisseries. Et nos centres d'imiter ces exemples envahissants, en organisant des jeux destinés à voir s'affronter des équipes cherchant à gagner la partie l'une contre l'autre... Normal, naturel, légitime sommes-nous nombreuses et nombreux à penser. En est-on si sûr ?

Parmi les idées reçues à démystifier, il en est une particulièrement tenace : celle prétendant que la compétition serait au fondement de l'humanité. Les sciences humaines viennent contredire cette opinion, en démontrant l'ambivalence de notre espèce.



La compétition est-elle inhérente à la nature humaine ?

Il est courant de penser que le réflexe consistant à se mesurer aux autres ou à tenter de les surpasser serait le propre de l'être humain. La rivalité, la compétition ou la concurrence seraient à l'origine de l'expression naturelle du désir d'exceller. Une telle conviction a pu trouver une caution scientifique, dans les théories de Darwin dont on a cru qu'elles venaient valider la notion de sélection naturelle : ceux qui seraient les plus en harmonie, car les mieux dotés

dans le contexte où ils vivent, seraient ceux qui se montreraient, au final, les plus aptes à survivre.

LA COMPÉTITION, SELON DARWIN

Ce n'est pas l'avis du psychothérapeute Jean-Louis Monestès. Reprenons sa démonstration⁽¹⁾. Pour qu'il y ait évolution, il faut effectivement de la variation : c'est le principe de la diversité entre les organismes. Il est tout à fait vrai que certains sont

(1) Changer grâce à Darwin. La théorie de votre évolution, Jean-Louis Monestès, Odile Jacob, 2010, 238 p.

QUELLE PLACE POUR LA COMPÉTITION EN ANIMATION ?

favorisés, parce qu'ils sont les mieux ajustés à leur milieu. C'est le principe d'adaptation. Et ce sont eux qui vont, finalement, se disséminer le plus. C'est le principe de reproduction. Mais cela ne signifie pas pour autant que l'évolution privilégie les meilleurs, comme le prétendra Francis Galton, cousin de Charles Darwin qui en déduisit la nécessité d'une politique eugéniste venant favoriser les plus intelligents et éliminer les plus retardés. Aucune caractéristique n'est avantageuse par essence : ce qui, dans certaines circonstances, peut constituer une qualité s'avère, ailleurs, comme un défaut. Un prix Nobel ne pourra guère utiliser ses immenses connaissances pour survivre en pleine forêt vierge. Il n'est pas vrai non plus que les mutations opérées sous l'effet de la sélection constituent forcément un progrès. Les constantes mises à jour ne sont, en elles-mêmes ni bonnes, ni mauvaises. Il n'y a aucune logique dans l'évolution qui privilégierait un quelconque avantage donné au meilleur sur le moins bon. Le hasard et la fantaisie font aussi partie des paramètres qui font parfois évoluer la nature, sans raison apparente. La lutte de tous contre tous pour la survie, comme fondement d'un mode de fonctionnement de l'humanité est tout à fait contestable et fortement contesté. Ce que confirme par ailleurs, Frans de Waal⁽²⁾.

L'EMPATHIE AU CŒUR DE L'HUMAIN

Pour ce psychologue, primatologue et éthologue, l'espèce humaine constitue un groupe d'animaux coopérants, sensibles à l'injustice, parfois bellicistes, mais essentiellement pacifistes. Il considère qu'elle est composée d'individus pouvant être décrits soit comme des êtres dépendant les uns des autres (tout en ayant des pulsions agressives égocentriques), soit comme des sujets en compétition (mais dotés de grandes capacités de compassion). Dans la nature,

(2) L'âge de l'empathie. Leçons de la nature pour une société solidaire, Frans de Waal, Éditions Les liens qui libèrent, 2010.

la survie de nombre d'espèces a toujours tenu non à leur capacité à s'éliminer les uns les autres, mais bien au contraire, à pouvoir compter les uns sur les autres. Il n'en va pas différemment de la société humaine qui n'a pu se perpétuer, depuis des millénaires, qu'en trouvant l'équilibre entre des mobiles très individualistes et d'autres bien plus solidaires. L'empathie, cette capacité à nous identifier émotionnellement à nos congénères, n'est donc pas une caractéristique récente, mais une qualité héréditaire et automatique, sur laquelle nous n'avons que bien peu d'emprise. Mis à part les psychopathes, aucun être humain n'est immunisé contre la détresse d'autrui. La règle d'or universellement reconnue consiste à estimer nécessaire que les autres soient traités, comme nous même souhaitons l'être. Aussi impitoyable et sauvage que puisse parfois se montrer l'être humain, la survie de sa communauté va de pair avec l'équité, l'entraide et la compassion. La compétition est donc bien loin de constituer un incontournable. Quand elle s'impose, cela relève plutôt d'un choix de société. ▀

Compétition ou émulation ?

Pour Albert Jacquard, décédé en septembre 2013, l'esprit de compétition est « une pure folie ! L'idée selon laquelle, dans chaque secteur, dans chaque discipline, il faut qu'il y ait un premier, un deuxième et un troisième est une aberration ». Il lui opposait l'émulation qui « sollicite les meilleurs instincts humains. Chacun se compare aux autres et se réjouit de trouver quelqu'un qui est meilleur que lui, puisque cet autre va l'aider à progresser. C'est un jeu où chaque individu cherche avant tout à se dépasser. Il n'y a rien de plus beau que le sport sans compétition, où les participants cherchent à donner le meilleur d'eux-mêmes ».

L'Entreprise (12-2004)

S'il est un domaine où la compétition semble légitime, c'est bien le sport. Comment concevoir une telle activité, sans rivalité ni recherche de la victoire ? Partisans et opposants de la compétition apportent des arguments tout autant charpentés.



La compétition à l'autre encourage à repousser ses limites.

La compétition sportive au « ban » d'essai

C'est par millions que nos compatriotes, jeunes et moins jeunes, s'entraînent chaque semaine sur les terrains de sport, pour essayer de gagner les matchs du week-end. Ils sont encore plus nombreux à se presser dans les stades ou derrière leur petit écran pour soutenir leur équipe favorite. Quels sont donc les ressorts qui rendent la compétition sportive si attractive ?

SUPPORT D'ÉPANOUISSEMENT...

Pour ses défenseurs, elle présente de multiples avantages, au premier rang desquels une motivation décuplée par l'ambition d'obtenir le résultat escompté. Elle fonctionne comme une école de la rigueur et de l'efficacité : se fixer pour objectif de gagner mobilise et pousse à s'entraîner avec encore plus d'assiduité et de sérieux. C'est encore elle qui accroît l'estime de soi,

tout autant que la confiance en ses propres compétences. Se mesurer permet, en effet, d'évaluer ses qualités et ses fragilités et d'identifier les domaines où il faut progresser. La confrontation à l'autre encourage à repousser ses limites et à aller au-delà de ce que l'on se croit capable d'accomplir. Si la compétition stimule l'individu, son rôle est tout aussi important pour le groupe. On ne peut s'améliorer qu'à condition de développer l'esprit d'équipe et de respecter tant ses partenaires que son « coach ». Avec, pour effet, l'élargissement de son cercle relationnel et le renforcement de son sentiment d'appartenance, précieux facteur d'intégration sociale. Enfin, la compétition libère l'agressivité et favorise le contrôle des pulsions violentes. Elle permet ainsi d'évacuer le trop plein d'énergie dans une activité régulée, structurée et organisée, en canalisant une énergie qui pourrait s'évacuer d'une manière infiniment moins positive. À écouter les partisans de la compétition sportive, celle-ci n'aurait que des avantages, les dérapages ne se manifestant qu'à la marge. Tel n'est pas l'avis des opposants qui se montrent bien plus critiques.

... OU D'ABËTISSEMENT⁽³⁾

Longtemps rejeté pour son élitisme et sa dimension éminemment commerciale, le sport de compétition a été convoqué, au début des années 1980, pour réussir à canaliser la violence des quartiers défavorisés, consolider l'unité entre les communautés et atténuer les différences sociales, sexuelles et ethniques. Il suffit d'entendre les hurlements de certains parents assistant aux matchs de foot de leur rejeton, n'hésitant pas à leur conseiller des postures les plus guerrières face à leur adversaire, pour en être convaincu : la pratique sportive promeut, trop souvent, la brutalité et la haine de l'autre. Non, ces disciplines ne sont pas en capacité d'intégrer, de former et d'éduquer les individus, en favorisant leur émancipation

QUELLE PLACE POUR LA COMPÉTITION EN ANIMATION ?

Sport et santé

Le sport consiste à outrepasser les limites physiologiques et, par conséquent, à exposer l'organisme à des accidents brutaux ou à une usure prématurée. Que la cause en soit l'inexpérience, l'insuffisance technique ou de la mise en condition qui affectent volontiers les sportifs amateurs ou occasionnels, qu'il s'agisse de l'esprit de compétition, de la recherche à tout prix de la performance ou de l'appât du gain qui conduisent les sportifs professionnels ou de haut niveau (mais aussi, parfois, les autres) au surmenage et à la surenchère, passant de plus en plus souvent par le dopage ou l'addiction, les résultats négatifs sur la santé sont identiques (<http://halteausport.free.fr>).

et leur réalisation personnelle. L'objectif n'est pas tant le plaisir du jeu, la dépense physique ou la beauté du geste technique, que la victoire sur l'autre équipe, permettant d'engranger des points pour obtenir un bon classement. La production de records et la compétition constituent donc bien l'alpha et l'oméga de l'activité sportive. La rencontre avec l'autre est dominée par la construction fantasmagique de la figure de l'adversaire et la projection en lui de tous les griefs. Le sport ne fait là que fonctionner en miroir avec ce qui est au fondement de notre société : la rivalité et la concurrence, la sélection et l'élimination, la performance et le productivisme. Ce qui légitime tant l'idéologie méritocratique que l'idéal de la compétition sportive, c'est la conviction que la seule utilité qui vaille serait l'intérêt pour soi (ou son groupe) contre les autres. Le salut viendrait de cet antagonisme inévitable, seul à même d'objectiver la valeur individuelle. Une autre vision du lien social est pourtant possible : celle qui valorise l'interdépendance, la mutualisation et la coopération. ▀

(3) Sport et capitalisme de l'esprit, Nicolas Oblin, Éditions du Croquant, 2009.



Comment un animateur peut-il agir afin que la compétition ne soit plus la seule porte d'entrée de toute activité ? Rien d'impossible en la matière, pour autant qu'il soit convaincu de cette possibilité et qu'il redonne sa pleine mesure à l'imaginaire.

Compétition OU coopération en ACM ?

Élevés dans le culte du foot, passionnés par Roland Garros, inconditionnels du tour de France, nombreux seront peut-être les lecteurs à rester dubitatifs face à ce qui a été évoqué jusqu'ici. L'objectif n'est pas de chercher à les convaincre de s'engager dans une quelconque croisade contre toute forme de compétition, mais plutôt de convenir avec eux de l'intérêt de sortir d'une pensée unique faisant de cette approche la seule perspective possible pour un jeu.

DE L'ADAPTATION...

Jean Vassileff⁽⁴⁾ affirmait que, dans sa confrontation au quotidien, chacun d'entre nous met en œuvre deux capacités. Celle consistant à s'adapter, tout d'abord, qui permet de s'ajuster aux contraintes et exigences de son milieu. Celle de la projection, ensuite, qui consiste à produire ses propres repères et à transformer l'environnement à partir de ses aspirations. Appliqué à notre sujet, ce modèle permet de comprendre comment nous pouvons

(4) La pédagogie du Projet en formation (1991, 4^e édition) et Histoire de vie et Pédagogie du Projet (1992, 3^e édition), Jean Vassileff, Éditions Chronique Sociale.

QUELLE PLACE POUR LA COMPÉTITION EN ANIMATION ?

être amenés à la fois à nous soumettre et à résister face à la compétition. La quête pour être le meilleur et dépasser l'autre est à ce point prégnante dans notre société, qu'il semble bien difficile de s'y opposer. Présenter un jeu à un groupe d'enfants déclenche souvent un questionnement du type « *qu'est-ce qu'on gagne ?* ». Essayer de les motiver nous incite à utiliser la concurrence entre équipes. Garantir le bon déroulement de l'activité semble passer par la menace d'une élimination, pour ceux qui ne respecteraient pas les règles. Nous fonctionnons en miroir avec le modèle que nous propose la société. Nous sommes dans l'adaptation. Ce n'est pas toujours facile de modifier un mode de fonctionnement que l'on a appliqué depuis tant d'années. On sait obéir, on sait moins inventer. On sait imiter, on sait moins créer. L'expérience de l'Éducation populaire démontre pourtant, s'il en était besoin, qu'il est possible d'imaginer une autre façon d'agir. L'ambition émancipatrice de sa philosophie a toujours cherché à renoncer à la résignation face à l'injustice et à l'égoïsme pour promouvoir des valeurs telles que l'équité, la fraternité ou l'entraide.

... À LA PROJECTION

C'est bien à tort que l'on imagine ne pas pouvoir entraîner des enfants et des jeunes dans une activité, si celle-ci n'est pas stimulée par la compétition. Car il existe de multiples ressorts pour les motiver d'une autre manière. Les jeux de coopération offrent ainsi des perspectives fondées sur l'entraide et la nécessaire collaboration, pour atteindre un objectif commun. On peut, par exemple, valoriser les attitudes de solidarité, en faisant en sorte qu'elles rapportent plus de points que des comportements égoïstes. L'assistance et le sauvetage à l'égard de l'autre équipe peuvent constituer des

objectifs à part entière, loin de l'approche égocentrée consistant à tout mettre en œuvre pour la battre. Le plaisir n'est pas uniquement provoqué par le fait de l'emporter sur l'autre, de le mettre en échec ou de s'approprier ce qu'il possède. Il peut être aussi vif et intense dès lors qu'il s'agit de l'aider, de contribuer à sa réussite ou de le faire gagner. Les deux dimensions existent : celle qui privilégie son intérêt contre celui d'autrui et celle qui trouve une aussi grande satisfaction à chercher un terrain d'accord avec lui. Il en va du jeu comme de la vie. S'il peut être réjouissant de se montrer meilleur que l'autre, il peut l'être tout autant de partager la même satisfaction que lui, en obtenant les mêmes résultats. Peut-être, simplement, faut-il commencer par en être convaincu soi-même. Car si, comme l'affirmait Jean Jaurès, « *on n'enseigne pas ce que l'on sait ou ce que l'on croit savoir : on n'enseigne et on ne peut enseigner que ce que l'on est* », le comportement des adultes est essentiel pour donner envie aux plus jeunes d'agir dans le même sens. ▶

Les résultats attendus de la coopération

La coopération favorise l'interdépendance positive (les efforts de chacun sont nécessaires pour le succès de tous), l'interaction facilitatrice (tous s'encouragent et s'aident réciproquement), la responsabilité collective (personne ne peut faire cavalier seul) et la conscience mutuelle (nécessité de réfléchir ensemble). Elle conforte l'individu tant sur le plan personnel (augmentation de l'estime de soi, chacun se considérant compétent), que sur le plan relationnel et social (augmentation de l'appréciation réciproque et baisse de la discrimination, du harcèlement et de la violence par le développement de comportements altruistes).

D'après Bénédicte Loriers



Roland Gori

**Psychanalyste
et professeur de psychopathologie clinique**

Roland Gori est psychanalyste et professeur émérite de psychopathologie clinique à l'Université d'Aix-Marseille. Président de « l'Appel des appels » qui a recueilli près de 90 000 signatures pour une pétition revendiquant l'insurrection des consciences afin de remettre l'humain au cœur de la société, il est auteur d'une quinzaine d'ouvrages. Il remet ici en perspective la question de la compétition.

« La compétition n'a rien à faire dans les institutions d'intérêt public. »

Le Journal de l'Animation : Pensez-vous que la compétition soit inhérente à la nature humaine ?

Roland Gori : Plus que de nature humaine, je préfère vous parler de la tendance psychique que l'on retrouve tant dans la phénoménologie du quotidien, que dans la clinique psychopathologique. Le drame social de l'être humain semble bien, dans la confrontation avec ses congénères, d'être tenté de se précipiter dans une tension agressive, l'autre étant à la fois un modèle à imiter et un obstacle à éliminer. Chercher à se comparer ou à se mesurer à l'autre est constitutif de la notion d'individualité qui se concrétise dans le jeu social, par toute une série de postures d'opposition et d'identification en miroir. L'expérience montre

qu'en plaçant des jeunes enfants dans un parc de jeux, il arrive toujours un moment où s'installe un rapport de lutte de pur prestige entre eux. Chacun va élaborer son objet du désir, à partir du modèle de l'image du semblable. L'objet désiré par l'autre devient désirable. C'est une vieille théorie que l'on retrouve tant chez Sigmund Freud que chez René Girard dans sa théorie du désir mimétique. Philosophiquement parlant, Thomas Hobbes considèrerait que dans l'état de nature, la situation primitive des débuts de l'humanité, c'était la guerre de tous contre tous. La cohabitation pacifique n'avait pu se réaliser que grâce à l'institution d'un État se donnant la mission d'apporter la paix, en utilisant le contrôle et la surveillance.

De son côté, le sociologue Norbert Élias a décrit le long processus de civilisation des moeurs des sociétés occidentales, ayant abouti à la maîtrise des instincts, à l'appropriation des désirs et à la domestication des pulsions les plus profondes. Il semble donc établi que l'espèce humaine soit régie par une rivalité canalisée, régulée et finalement limitée tant par des institutions externes que par des processus internes.

JDA : Y a-t-il une compétition qui serait bonne et une autre qui ne le serait pas ?

Roland Gori : Il y a cette compétition sportive élaborée par les anciens Grecs sur le modèle des Olympiades. Les performances physiques, au même titre que les arguments rhétoriques, étaient reconnues comme inégalement réparties. Mais, ces disparités dans les records obtenus n'impliquaient pas de différences dans le statut de citoyen. Tout au contraire, la démocratie posait comme principe que chacun ait la liberté et le devoir de participer à la gestion politique de la société, sans pour autant proscrire la compétition puisque chacun devait faire valoir le meilleur de lui-même par rapport à l'autre, au bénéfice final de la collectivité. Autre chose est cette généralisation actuelle de la compétition qui fabrique de la servitude volontaire. Au nom de la recherche de la performance, on a tendance à transformer la vie en champ de courses et à convertir les citoyens en esclaves chargés de courir le plus vite possible. Je fais référence à cette idéologie néolibérale qui étend à l'infini et dans tous les secteurs de la société le modèle de l'entreprise concurrentielle, prétendant généraliser à l'ensemble de la planète la logique de la finance. Au prétexte de la rapidité, de la rentabilité, de la productivité et de la chasse aux résultats, on assiste à



© Laurence Fragnol

Quand la compétition manie l'humiliation du perdant et atteint la dignité humaine : attention, danger !

une véritable tentative de colonisation de tous les espaces disponibles par des valeurs provenant du marché. Avec pour conséquences la perversion de la vie sociale et en particulier dans des domaines qui participent à la construction du bien commun que sont l'éducation, la santé, l'information, le travail social, la justice, la recherche.

On met en concurrence des chercheurs du même laboratoire, des universités et les hôpitaux entre eux, avec pour effet pervers le déni des finalités même de ces institutions. On soumet ces secteurs à ce que j'appelle la néo-évaluation, les contraignant à avoir en permanence le nez sur les compteurs. Mais, en ne regardant plus la route, ils risquent d'aller droit dans le décor.

Cette conception de l'humain est extrêmement problématique puisque tout sujet, tout collectif ou toute entité sociale se voient métamorphosés en une unité soumise à la compétition sur un marché universel des biens et des jouissances, perdant au passage la notion de l'utilité sociale, remplaçant l'éthique par un bilan fallacieux basé sur le quantitatif et la procédure. >>>

JDA : Peut-on concevoir une dose de compétition supportable ou faut-il la rejeter globalement ?

Roland Gori : La limite au-delà de laquelle la compétition n'est plus tolérable, c'est le moment où elle atteint la dignité humaine, en exploitant la fragilité et la vulnérabilité de l'autre. À partir du moment où elle manie l'humiliation du perdant, elle devient déshumanisante tant pour celui qui la subit que pour celui qui la pratique, participant ainsi à la destruction du lien social. C'est la garantie apportée à l'égalité de traitement de chacun qui permet de donner le meilleur de soi-même. Et c'est la régulation venant freiner et contenir la rage de détruire qui maintient la croyance dans la part d'humanité qui existe dans tout homme, fût-il son concurrent ou son adversaire.

JDA : Comment organiser la résistance à cette compétition que vous décrivez comme omniprésente et qui semble effectivement avoir envahi toute la société ?

Roland Gori : D'abord, il faut casser tous les dispositifs actuels d'évaluation qui, au prétexte de la compétition, prétendent assimiler l'homme au même titre que la nature à un stock infini de capital à exploiter. Il faut aussi s'opposer à l'homogénéisation des valeurs qui identifie le service des urgences des hôpitaux à un stade olympique, en fixant dans un cas comme dans l'autre l'objectif d'obtenir des résultats. Il faut refuser les normes gestionnaires et utilitaristes qui fabriquent de la standardisation, de l'homogénéisation, de la normalisation d'une spécificité humaine transformée en unité commensurable. Il faut que les

« Il faut casser les dispositifs actuels d'évaluation. »

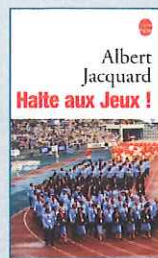
professionnels retrouvent une certaine indépendance dans l'exercice de leur métier. Ce n'est pas avec les agences technico-administratives qui élaborent des critères d'efficacité, mais avec ceux à qui ils offrent leurs services qu'ils peuvent évaluer l'utilité de ce qu'ils font.

C'est ce qu'on appelle une éthique des métiers. À la fin de *La Peste*, le roman d'Albert Camus, le journaliste Rambert reproche au médecin Rieux, qui se démène contre la maladie, de ne chercher que l'héroïsme. Le praticien lui répond que s'il agit ainsi, c'est par honnêteté, mais pas l'honnêteté en général mais celle qui résulte de l'éthique des métiers : « *Tout ce que je veux, c'est bien faire mon métier* ». Il ne faut jamais oublier qu'enseigner c'est transmettre un savoir, que le soin c'est fait pour soigner, la justice c'est fait pour juger, la recherche c'est fait pour chercher. ▶

Propos recueillis par Jacques Trémintin



■ LIVRES

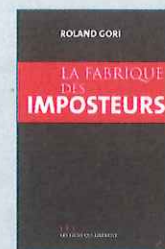


Halte aux Jeux !
Albert Jacquard, Éd. Stock, 2004
À l'occasion du centenaire des Jeux Olympiques, Albert Jacquard propose ici une réflexion quelque peu iconoclaste sur cette institution généralement incontestée. Les Jeux Olympiques sont-ils des jeux ? Est-ce bien de sport qu'il s'agit encore ? Telles sont les deux questions

principales qui sous-tendent ce bref pamphlet. Par rapport à ce qu'étaient les Jeux dans l'Antiquité, et par rapport aussi à ce qu'ils étaient dans la pensée de leur moderne restaurateur, Pierre de Coubertin, les Jeux Olympiques ont été complètement dévoyés. Au lieu de l'émulation, c'est la compétition implacable qui prévaut ; au lieu de la gratuité propre par définition au jeu, c'est la marchandisation à outrance qui a triomphé. C'est ainsi que le dopage s'est introduit massivement dans le sport de haut niveau, transformant les sportifs en une nouvelle espèce, intermédiaire entre les humains et les monstres.

Le bonobo, Dieu et nous
Frans de Waal, Éd. Les Liens qui Libèrent, 2013

L'auteur soutient que la morale humaine n'est pas imposée d'en haut, mais nous vient de l'intérieur. Il est faux que le comportement moral commence et finisse avec la religion ; c'est en fait le produit de l'évolution. Pendant des années, de Waal a vu des chimpanzés reconforter des voisins en détresse et des bonobos partager leurs aliments. Aujourd'hui, il publie sur les semences du comportement éthique dans les sociétés primates de nouvelles preuves fascinantes, qui renforcent encore la thèse des origines biologiques du sens humain de l'équité. Quel que soit le rôle des impératifs moraux édictés par la religion moderne, celle-ci apparaît comme une « ouvrière de onzième heure », venue se surajouter à nos instincts naturels de coopération et d'empathie. Pensant toujours hors des sentiers battus, de Waal apporte une nouvelle perspective encourageante et rassembleuse sur la nature humaine et sur nos efforts pour donner sens à notre vie.



La fabrique des imposteurs
Roland Gori, Éd. Les Liens qui Libèrent, 2013

Des rapports sociaux de plus en plus régulés par l'inflation des prescriptions et de la puissance réglementaire ; le débat citoyen remplacé par la soumission aux procédures, aux rationalités formelles et au spectre de la quantophrénie ; des protocoles se substituant au partage de connaissances entre les métiers de l'humain et aux manières d'en rendre compte à partir des récits d'expériences concrètes... Pour Roland Gori, il n'y a aucun doute : l'individu est en train de devenir une pièce détachée d'une unité de production, le segment fonctionnel d'un ensemble rationnel et instrumentalisé. Cette normalisation en cours se traduit par une rationalisation généralisée des conduites humaines. Des règles standardisées prétendent capter les corps, diriger les gestes et modeler les comportements. Mais il n'est pas trop tard pourvu qu'on ose résister.

Sociologie de la compétition
Pascal Duret, Éd. Armand Colin, 2009

Réputée mesurer la grandeur des individus non à travers leurs origines mais en fonction de leurs mérites, la compétition s'est imposée comme le principe de classement dominant dans les sociétés démocratiques, au point d'envahir toutes les dimensions de notre quotidien. En confrontant les approches de cette notion transversale et les grandes théories sociologiques qui s'y réfèrent, cet ouvrage distingue les différents modèles d'excellence à l'œuvre d'après les figures du héros, du saint, du génie et selon quatre domaines emblématiques de l'épreuve du classement : l'entreprise, l'art, la science et le sport. Il examine enfin les injustices de la compétition et interroge plus généralement son fondement moral et ses conséquences sur le lien social. Comment concilier méritocratie, solidarité et bien-être de chacun ?



Retrouvez toute l'actualité de l'animation sur

www.jdanimation.fr